

L'honorable J.-I. Tarte

Condenser en trois ou quatre petites colonnes une biographie de l'honorable J.-I. Tarte et un aperçu de sa carrière politique, c'est, on en conviendra, un cadre un peu restreint. Il faudrait, pour réussir dans cette entreprise, posséder la recette de certain écrivain qui se flattait de pouvoir résumer l'histoire romaine en cinquante lignes. Le lecteur ne devra donc s'attendre à trouver dans ce qui va suivre qu'un simple *memento* des faits les plus saillants auxquels s'est trouvé mêlé, depuis vingt-cinq ans, le Ministre des Travaux Publics du Dominion.

Ces faits, d'ailleurs, ont été si intimement liés à l'histoire de notre province et même du pays tout entier qu'ils s'identifient avec elle. L'homme qui voudrait reconstituer la chronique politique, nationale et religieuse du Canada, de 1875 à 1901, ne saurait trouver un titre mieux approprié que celui-ci qu'un cliché à la mode nous a rendu familier : *J.-I. Tarte et son temps*, de même qu'on a dit : "Papineau et son temps," "Bourdages et son temps," "Lafontaine et son temps."

Dans toutes les agitations, toutes les crises qui ont ému l'opinion publique canadienne, au cours de la période que je viens d'indiquer, M. Tarte a presque toujours été, soit un agent actif, soit un des acteurs principaux. Et disons, pour être justes, qu'il en a presque toujours été le bouc émissaire, que ça presque toujours été lui, la cible désignée aux traits des adversaires, car il s'est constamment tenu à l'avant-garde. C'est sur lui fort souvent, même, que ses chefs ont laissé pleuvoir les coups qui leur étaient destinés et qu'ils méritaient peut-être... Vous connaissez cette histoire des deux cochers qui se disputent : "Ah ! tu tapes sur mon bourgeois, hé bien, attends un peu, je vais taper sur le tien !"

* *

M. Tarte prit une place bien en évidence sur la scène politique vers 1872. En ces temps-là, le parti conservateur du district de Québec avait un roi fort autoritaire et fort exigeant, un journaliste formidablement armé du côté de l'intelligence et du savoir, écrivain éloquent, polémiste incomparable et avec cela, homme audacieux et retors, qui se nommait Joseph Cauchon. N'admettant pas la critique, ne supportant ni le blâme, ni les observations, agissant en tout et partout à sa guise, Cauchon tenait les inféodés à sa couleur dans une piteuse et périlleuse posture. Les conservateurs de Québec comprirent bientôt que la situation ne pouvait se prolonger, qu'en vue de la sauvegarde de leurs intérêts et de leurs dignités, ils devaient se débarrasser de cette encombrante dictature et ils se mirent à la recherche d'un champion. Ils le trouvèrent au fond de la petite paroisse de Saint-Lin, en la personne de M. Joseph-Israël Tarte.

Ce fut entre les deux journalistes, un duel mémorable qu'aucun des contemporains n'a oublié ; il y eut des passes-d'armes superbes ; il y fut donné et reçu des coups formidables qui firent l'admiration de la galerie ; finalement le nouveau venu terrassa le vétéran et le parti conservateur du district de Québec put respirer.

Mais M. Tarte une fois descendu dans l'arène ne devait plus se reposer, sa bonne lance n'eut pas le temps de se rouiller après cette joute glorieuse, car, en somme, c'était dans le camp opposé, chez les Rouges que se trouvaient les ennemis véritables et qu'il fallait fériser d'estoc et de taille. Ceux-ci étaient principalement représentés alors, dans le district de Québec, par un politicien qu'on a eu le tort d'oublier un champion luttant possédant de grandes qualités de polémiste, fougueux, ardent, combatif au suprême degré, et qui se nommait Pitre Tremblay. Il s'agissait tout d'abord de conquérir le comté de Charlevoix dont Tremblay était le député aux Communes, de priver du même coup les libéraux d'un de leurs

meilleurs hommes et d'assurer un siège à ce pauvre sir Hector Langevin. M. Tarte se mit immédiatement en campagne et Charlevoix fut enlevé au moyen de brillantes manœuvres qui assurèrent à celui qui les avait conçues et dirigées la réputation d'être le premier organisateur électoral du pays.

C'est à cette occasion que prit naissance la question épineuse de l'influence illégale du clergé, en matière politique, qu'on a désignée sous le nom baroque d'influence *indue*. Dans le *Canadien*, dont il était alors le rédacteur en chef, M. Tarte prit la question corps à corps et la discuta avec une science de légiste, d'écrivain politique, de théologien qui fit l'admiration de ses adversaires les plus violents eux mêmes.

Troisième travail d'Hercule : La campagne en faveur de la protection, dans laquelle M. Tarte se montra économiste pratique, sagace et érudit. Il y fut d'autant plus redoutable qu'il possédait d'une façon tout simplement merveilleuse l'art de rendre limpide comme de l'eau de roche, pour le gros public, les questions les plus compliquées et les plus abstraites. Aussi, grâce aux efforts du *Canadien*, grâce à l'organisation électorale dont M. Tarte fut l'âme et le muscle, le 17 septembre 1878, amena-t-il une défaite épouvantable pour les libéraux dans le district de Québec. M. Tarte fut proclamé unanimement le Carnot du parti conservateur, l'*organisateur de la victoire*.

Je suis forcé, faute d'espace, de passer sous silence cent autres exploits mémorables et j'arrive à un quatrième combat épique auquel prit la principale part le rédacteur du *Canadien* : le lieutenant-gouverneur Letellier de Saint-Just avait renvoyé d'office le gouvernement Boucherville-Angers. M. Chapleau résolut d'obtenir la démission de Letellier. Tout s'y opposait, le marquis de Lorne, gouverneur général, n'en voulait pas entendre parler, le premier ministre du Dominion, sir John MacDonald résistait au moyen de mille subterfuges ; les docteurs en droit constitutionnel abusèrent du *distinguo* et fendaient des cheveux en quatre. On décida, cependant, d'emporter le morceau coûte que coûte. M. Tarte fut appelé à la rescousse, et c'est lui, chacun le sait aujourd'hui, qui suggéra à Chapleau l'argument probant et définitif, la *trouaille* devant laquelle capitulèrent les gros bonnets d'Ottawa.

Rappelons en passant que Chapleau se trouva le deuxième chef politique que M. Tarte—qui pourrait presque être comparé à Warwick, le faiseur de rois—remit à cheval. Sir Hector Langevin avait été le premier.

Sir Hector ne s'est jamais ruiné que je sache à se rappeler ce bienfait ; quant à Chapleau, il n'eut rien de plus pressé que de ne pas offrir à M. Tarte, alors député de Bonaventure, le portefeuille de ministre que celui-ci était justifiable d'attendre.

Vint la vente du chemin de fer du nord sur laquelle je n'insisterai pas ; M. Tarte la combattit en véritable Titan. Les malins assurent qu'elle ne se fit qu'au prix de tactiques dont le secret n'aurait été gardé jusqu'à ce jour que grâce à cet esprit de solidarité qui anime les partisans politiques dont le sort commun est en jeu.

M. Tarte avait sauvé sir Hector Langevin et sir Adolphe Chapleau, restait un autre chef qui lui était redevable de beaucoup de bons offices, mais auquel il n'avait pas encore rendu ce service suprême que j'appelle "le sauvetage."

C'était après l'exécution de Louis Riel. Je n'entrerai pas dans les détails de ce douloureux épisode de notre histoire et ne chercherai pas à le juger ; j'en signalerai seulement les résultats au point de vue des conservateurs : Québec—ville et district—était en ébullition ; l'agitation prenait des proportions débordantes et il semblait que rien ne pourrait conjurer un désastre pour le parti alors au pouvoir. Il fallait donc, non pas chercher à enrayer le mouvement, ce qui eût été maladroit, mais préparer habilement, insensiblement,

lentement, une réaction dans l'opinion publique. M. Tarte fut encore l'homme de la situation. Procédant avec une souplesse incomparable, il administra calmants sur calmants, d'après ce que j'appellerai la méthode dosimétrique, et, en moins d'un mois, transforma en accalmie un cyclone formidable, ramena dans l'œuf les grandes aspirations du parti national à Québec, et renvoya à Ottawa sir Adolphe Caron en qualité de ministre et de chef de sa section. Et de trois !

Rappelons pour mémoire le loyal concours que M. Tarte donna à Mercier, quand celui-ci, se débarrassant des mailles étroites du parti, sembla aspirer à devenir un second Cartier ; sa fidélité à sir John MacDonald qu'il admirait et dont il était hautement apprécié ; sa redoutable campagne contre le McGrewisme, etc., etc. Rappelons encore la grande faveur dans laquelle il fut toujours vis-à-vis du public. En effet, il obtint un mandat politique chaque fois qu'il le demanda.

On le voit, dans ce qui précède, il n'a aucunement été tenu compte de la question *Rouge et Bleu*. L'auteur de cet article est depuis longtemps blasé sur ces choses et n'a, heureusement, rien à demander aux partis politiques qu'il juge selon leur mérite et non sur leur panache.

Avant d'avoir le droit de s'occuper uniquement du pays tout entier, il semble qu'un politicien de chez nous soit tenu tout d'abord de donner des arrhes, de s'affilier à un parti et de le défendre envers et contre tous. Et puis ensuite, on trouve exquis, au point de vue esthétique, la persévérance inflexible, une orientation toujours la même, l'intransigeance aveugle. Mais, disons-le, ni le perfectionnement, ni le progrès ne sont basés sur l'immutabilité et l'horreur de toute déviation. En réalité, qui saurait bien définir quelles idées, quels principes séparent les Rouges des Bleus dans le Dominion canadien ?

M. Tarte a combattu en forcené pour les Bleus ; ça été pour lui, homme essentiellement combatif, une manière, dirai-je, de jeter sa gourme. Il s'est agité dans le danger ; il a appris au contact des hommes et des foules à juger sainement, à apprécier, à voir de loin.

Depuis trois ans, pour moi du moins, il a conquis le droit d'être mis au nombre de ces hommes politiques auxquels on peut songer sans que l'idée de la couleur nous vienne à l'esprit, et, je vous avoue qu'il me paraît absolument impossible de concevoir, à l'heure présente, un ministre libéral ou conservateur dont M. Tarte ne ferait pas partie. Car en dehors et au-dessus des questions passionnantes et sentimentales, il y a la grande question de notre avenir économique, de nos intérêts agricoles, industriels ou commerciaux, de l'exploitation de nos ressources de tous genres. Qui, en un espace de temps aussi limité, a fait plus que M. Tarte en vue de ces intérêts ? Qui plus que lui s'est voué cœur et âme aux entreprises d'utilité nationale ; qui a mis au service de ces entreprises tant d'idées géniales, autant d'esprit de suite, autant d'énergie et d'initiative ?

Qu'il me suffise de mentionner l'admirable projet de faire du Saint-Laurent la voie destinée à mettre en communication les greniers de l'Ouest avec les marchés européens, d'en faire une voie sans rivale. Qu'on veuille l'admettre ou non, M. Tarte est l'émule de ces hommes d'Etat à qui nous devons notre système de canaux et nos premiers chemins de fer. Il présente à continuer et compléter leur œuvre, et ce qu'il va faire il le fera, car, qui dit Tarte dit volonté, énergie et succès.

Devant l'œuvre qu'il a déjà accomplie, il fait plaisir d'entendre, au sujet de sa personnalité, évoquer les mots *Rouge et Bleu*. L'ex-président des Etats-Unis, Cleveland, désirant avoir pour secrétaire d'Etat *the best man in the land*, le prit chez les Républicains : le juge Gresham ; et l'opinion publique tout entière le prouva. Un parti perdait un homme, mais le pays gagnait un serviteur d'élite.

Une élection générale a passé l'éponge sur quelques griefs que des libéraux formulaient contre M. Tarte. L'honorable ministre s'est remis à la besogne, insensiblement,

deux
prop
sinfai
son r
de pe
surg
ratio
sant
reche
admi
vers
net :

A
tefeu
la be
que
d'il y
qu'ar
sans
fouill
moye
de m
meins
l'hist
que
Le
de la
dà le
l'Esp
mais
les p
mans
ache
teure
d'ins
M.
cane
plus
jusq
ou de
ne o
mid
l'ome
cach
So
hoch
hann
lar le
Et c'
que
gran
men
trait
sio
Al
miq
Dans
dal ?
avec
jour
quasi
on n
jour
s'agi
d'alo
nom
marg
ragp
La
dans
une
angl
gic,
fame
desq
est r
Je
text
vary